

HISTO-MONS



La lettre de l'Association Historique de Mons-en-Barœul

Correspondance : Association historique de Mons-en-Barœul – Fort de Mons-en-Barœul, rue de Normandie 59370 Mons-en-Barœul
Permanences au local le mercredi de 14h à 17h : Cour sud du Fort de Mons-en-Barœul – www.histo-mons.com - Tél : 06 88 04 50 86

ÉDITORIAL

LETTRE TRIMESTRIELLE - N°24 – AVRIL 2008

Le tome 2 consacré à Mons-en-Barœul, dans la collection « Mémoire en images », est chez l'éditeur Alan Sutton depuis quelques jours. Il devrait paraître courant juin. Sa réalisation a été possible grâce aux nombreux documents et souvenirs que vous nous avez confiés. Nous souhaitons amplifier les recherches concernant l'histoire de notre commune et faisons appel de nouveau aux mémoires, aux documents que vous possédez et qui peuvent venir enrichir ce passé que nous souhaitons faire revivre. Des trésors sont dans vos tiroirs et dans les nôtres.



Dans ce bulletin et sur le site internet nous vous proposerons des documents, des photos, qui pourront peut-être éveiller un souvenir. Nous avons choisi pour ce trimestre cette vue prise à l'angle de la rue Virnot et du boulevard de la Paix, entre 1947/50. Quelques noms sont manquants, peut-être pourrez-vous compléter la liste ?

André Tonneau, Colette Englebert, Jacques Lamps, ? surnommé Mirabeau, André Delplanque, Yolande Vandewalle, Jacques Couturier, Yvonne Sperandio, Thérèse Adiasse, Mimi Vandewalle, ? Lamps. Toutes ces personnes habitaient le Bas de Mons, sauf deux personnes extérieures à notre commune.

Cette mission de reconstitution ne nous fait pas oublier la transmission de nos connaissances, comme lors des visites du Fort, auprès des plus jeunes et moins jeunes. Ce premier trimestre a été très riche, car en plus des découvertes mensuelles régulières, il y eut également celles effectuées pour la DDE (650 personnes), pour des adhérents d'une caisse de retraite, pour des élèves des écoles Hélène Boucher et Montaigne. Dans un esprit de partenariat, une visite conjointe aura lieu le dimanche 27 avril, pendant la journée des villes fortifiées, avec la participation de l'Office du Tourisme de Lille, et une autre le 7 juin avec les membres du Fort de Sucy. Le tournage du film sur le Fort a débuté et devrait être disponible sur DVD en 2009.



Les Journées du Patrimoine, en septembre prochain, seront consacrées au quartier des Sarts et au nouveau Mons. Nous aurons besoin d'aide pour la préparation de l'exposition, assurer les permanences et accompagnements de visites. Un appel est d'ores et déjà lancé à toutes les bonnes volontés. Merci de nous contacter au n° de téléphone de l'association. Nous avons été, sollicités, par le Collège Lacordaire, en vue d'une exposition le 24 mai, pour l'anniversaire de l'établissement ; de même pour l'école La Paix l'an prochain, le 17 janvier. Mi-juin nous aurons le plaisir d'accueillir Francis Pagnerre, petit-fils de l'architecte. Nous vous informons en priorité, qu'un circuit découverte est programmé, en sa présence. Nous participerons également au forum des Associations le 8 juin, et aux anniversaires de l'école de musique et de la bibliothèque, le 28 juin.

Annie Beurenaud, présidente

Circuit-Découverte, en car, des constructions de Gabriel Pagnerre dans la métropole
(Mons-en-Barœul, Villeneuve d'Ascq, Roubaix, Croix, Marcq-en-Barœul, La Madeleine et Lille)
Dimanche 15 juin après-midi. Départ à 14h Rdv Salle Pagnerre avenue du Trocadéro à Mons
6 € par personne - Places limitées - Réservation obligatoire au 06 88 04 50 86

Merci à Stéphane Deblock qui nous a communiqué plusieurs dossiers, parmi ceux-ci des articles parus dans *La Voix du Nord* du 16 février et du 17 juillet 1976. Nous en reproduisons des extraits qui complètent le trop court texte paru dans le précédent numéro.

Quand les « beaux domaines » tombent devant la voie express... Le couvent Saint Joseph a été rasé.

Ce bâtiment et son cadre de verdure que les journalistes de l'époque décrivaient comme exceptionnel .../... est actuellement en démolition. Une partie de la propriété laissera place à des H.L.M. construites dans le cadre du relogement des personnes touchées par l'autoroute, une autre partie sera sacrifiée à la déesse automobile et la majeure partie devrait cependant subsister.../...

Cette propriété créée il y a une soixantaine d'années ne comportait guère que 2 hectares ; les acquisitions successives ont permis d'en doubler la superficie, qui dépasse aujourd'hui 4 hectares. C'est en 1921 que la demeure devint propriété des franciscaines de Sainte-Marie des Anges, adoratrices et missionnaires. Les hasards de la première guerre mondiale avaient voulu qu'un couple de Lille, M. et Mme Rigot-Dubar, se réfugie au couvent des Corbières à Saint-Servan-sur-Mer, puis au couvent de l'Esvière à Angers.

Les hostilités terminées leur désir fut de fonder dans leur ville une maison de la congrégation des franciscaines de Sainte-Marie des Anges pour y finir leurs jours, répondant ainsi au désir de Mgr Charost, premier évêque de Lille, d'ouvrir des maisons religieuses hospitalières. M. et Mme Rigot-Dubar sollicitèrent la mère générale dans le but d'une fondation.

En mars 1921, un architecte ami des Rigot, M. Meurillon, visita incidemment une propriété à Mons-en-Barœul et appartenant à Mme veuve Vandorpe-Cardon. Cette grande demeure qu'on appelait « le château Vandorpe » tant son aspect était plus seigneurial que monacal, était en vente. M. Meurillon en parla à son ami et le 12 juillet avait lieu la signature de vente de la propriété. Avec l'accord de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et Mgr Quillet, nouvel évêque de Lille, les six premières religieuses choisies pour la fondation, arrivèrent à Lille, le 6 juillet. Le château prit le nom de couvent Saint-Joseph, La première messe y était dite le 5 août et, l'après-midi, la première dame pensionnaire y réservait sa chambre.

Fidèles à leur mission d'accueil et de dévouement au service des autres, les franciscaines eurent de nombreux pensionnaires pour la plupart très riches. Ces pensionnaires occupaient le rez-de-chaussée et le 1er étage de la maison, tandis que la communauté habitait le second étage et le sous-sol. Sous la direction de l'architecte Meurillon, le bâtiment primitif fut agrandi dans les années qui suivirent. Ainsi, une chapelle fut construite sur l'aile droite de l'entrée principale. La première pierre fut posée le 23 octobre 1923, et la chapelle fut consacrée par l'évêque auxiliaire le 22 avril 1931.



Sœur Marthe en 1966 lors de sa retraite.

En mai 1940, fuyant l'invasion allemande, les religieuses quittèrent leur maison de Mons pour la Bretagne avec les dames pensionnaires qui n'avaient pas pu rejoindre leurs enfants. Les locaux furent occupés jusqu'en mars 1945 par les Allemands, les Anglais et les F.F.I. Après la guerre, les sœurs et leurs pensionnaires reprirent place chez eux. Des soins aux personnes du couvent, les sœurs étendirent leur apostolat à l'aide aux pauvres avec des distributions quotidiennes de soupe et de casse-croûte, En 1946, elles ouvrirent un dispensaire et des sœurs infirmières, dont certains Monsois se souviennent encore, visitèrent les malades à domicile. Les vocations raréfiées couplé au projet de passage d'une autoroute qui couperait le parc en deux, plus le besoin urgent de réparations et de modernisation pour le couvent, les sœurs durent se résigner à la fermeture prochaine de leur maison. Les dames pensionnaires furent transférées à Saint-Maur, la propriété fut mise en vente, et le 3 janvier 1973, les trois dernières religieuses quittaient le couvent Saint Joseph pour celui de l'Esvière à Angers.

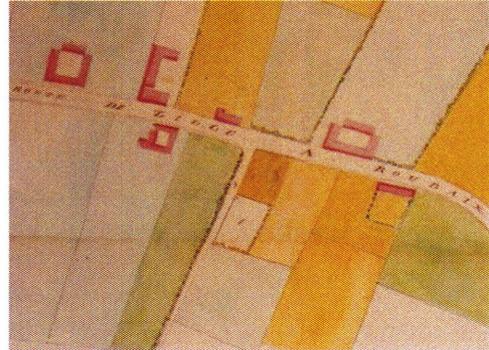
Le chemin du cimetière (1)

Le chemin du cimetière, la carrière du cimetière, le petit chemin, la ruelle, la rue Montesquieu sont autant d'appellations qui ont évolué suivant les époques.

La commune de Mons-en-Barœul a connu en bien des endroits des bouleversements au cours de ces dernières décennies. Moins spectaculaires, peut-être, la rue Montesquieu a connu elle aussi, à divers degrés et par étapes, des modifications importantes.

D'après un plan de 1840, relatif à l'implantation initiale du cimetière qui longeait partiellement cette voie, il s'agissait d'« un petit chemin à ornières profondes, qui rendent ce chemin impraticable » ; il ne devait faire guère plus de 2 mètres de large.

Ci-contre vers 1845 : quelques bâtisses, probablement des exploitations agricoles, bordent la route principale allant de Lille à Roubaix. Le chemin du cimetière, longe la parcelle en couleur vert foncé, et se rétrécit au fur et à mesure qu'il descend vers le chemin vicinal ordinaire n° 3, qui deviendra bien plus tard la rue Parmentier.



Ce modeste passage n'en a pas moins connu quelques vicissitudes. Ainsi, en juillet 1901, une des propriétaires du terrain situé face au cimetière, Madame Charlotte Pau, veuve de Martial Joseph Laurent, rentière, demeurant à Mons-en-Barœul, fait un procès à la commune, estimant que ce chemin fait partie de sa propriété. « Elle revendique la propriété de la carrière qui longe le cimetière et qui permet d'aller de la route départementale à la rue St Martin. La commune soutenait que cette carrière était un chemin public auquel la municipalité avait même donné le nom de rue Montesquieu ».

Le 19 juillet 1901, la commune envoie à la Préfecture un mémoire résumant la situation : « que ladite carrière est clôturée ; que la commune de Mons-en-Barœul a enjoint à la dame « veuve Laurent l'obligation d'enlever toute barricade ; qu'au mépris de son droit de « propriété, le maire de Mons-en-Barœul a fait enlever le 11 juillet 1901 la barrière qui se « trouvait front à la route de Lille à Roubaix.

En août 1901, le litige passe en première instance, la commune, représentée par son maire, M. Victor Lelièvre, cherche à se défendre par des preuves indirectes, notamment par les dépenses engagées pour l'entretien de l'aqueduc et de la voie.

Et puis contre toute attente, en février 1902, Madame Laurent se désiste avant l'appel de la décision devant la Cour de Douai. Elle « consent à abandonner toute prétention à la propriété faisant l'objet dudit procès. Les frais de première instance resteront à ma charge, à condition que vous garderez vos frais d'enquête ». L'incident est clos, les élus sont soulagés.

Le chemin du cimetière, alors appelé « ruelle », figurait dans le lot des 36 voies publiques existant à la fin du XIX^{ème} siècle, et baptisées par le conseil municipal en 1896, sur proposition du Docteur Georges Dumont. C'était la première fois que les rues de Mons recevaient des noms officiels, autres que ceux donnés par d'anciens usages non consignés. Ainsi ce chemin modeste par ses dimensions reçut le nom de « Montesquieu ». Dans les dernières années de son existence, ce chemin appelé très improprement « rue » n'avait qu'une largeur de 4 mètres. Il était en terre battue dans la partie haute, et en mauvais pavés dans la partie basse. Bordé par les haies du cimetière et des jardins, il n'était guère engageant à la tombée de la nuit. Deux entreprises liées à la proximité du cimetière étaient implantées :

- l'entreprise Regolle, fleuriste puis horticulteur
- l'entreprise Declerq, marbrier

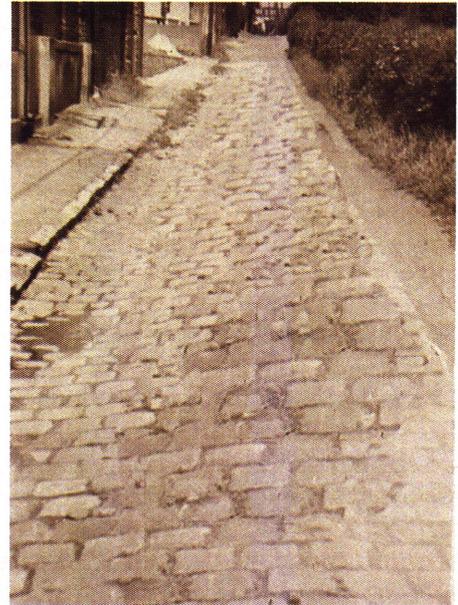
Ce chemin en mauvais état, son raidillon, faisait que le cycliste mettait pied-à-terre pour poursuivre son chemin. Les VTT n'existaient pas l'époque ...



Ces deux photos sont prises en direction de la rue du Général de Gaulle dont on aperçoit, au fond, très indistinctement les maisons.

Photo ci-contre à gauche, vers 1957, à hauteur de l'entreprise Regolle, avec l'entrée latérale du cimetière, à droite un peu plus loin, invisible dans la masse de la haie très peu entretenue par la municipalité.

Photo ci-contre à droite, en 1955, à hauteur de la maison de la famille Lesurque.



Cette portion pavée démontre à quel point, les trottoirs, les caniveaux envahis par la terre et les herbes, le pavé lui-même étaient

d'un autre âge. L'ensemble était cabossé de toute part, mal nivelé. Le pavé s'arrêtait au niveau de l'entreprise Declercq dont on aperçoit sur la gauche quelques monuments d'exposition.

Cet aspect négatif était largement compensé par la tranquillité des lieux. Les enfants pouvaient jouer dans la rue sans s'inquiéter des véhicules. À l'époque, les propriétaires de voitures automobiles étaient encore rares.



À gauche, quelques très jeunes enfants du quartier (Eric Maquet, Jacques Regolle, Jacques Lecomte), ont imaginé un « transport exceptionnel » avec cyclorameur, tricycle et autre engin indéterminé (vers 1951). À droite, la rue est enneigée, l'hiver (1954) connaissait encore les flocons. La configuration du terrain faisait que les glissades allaient de soi. Bien sûr il fallait aussi remonter la pente avec cette luge improvisée. (Annie et Jacques Regolle, Alain Robert)

Cependant, d'année en année, la circulation automobile a commencé à se développer d'abord de manière très modeste. Ce sont trois ou quatre riverains qui ont fait l'acquisition de véhicules.

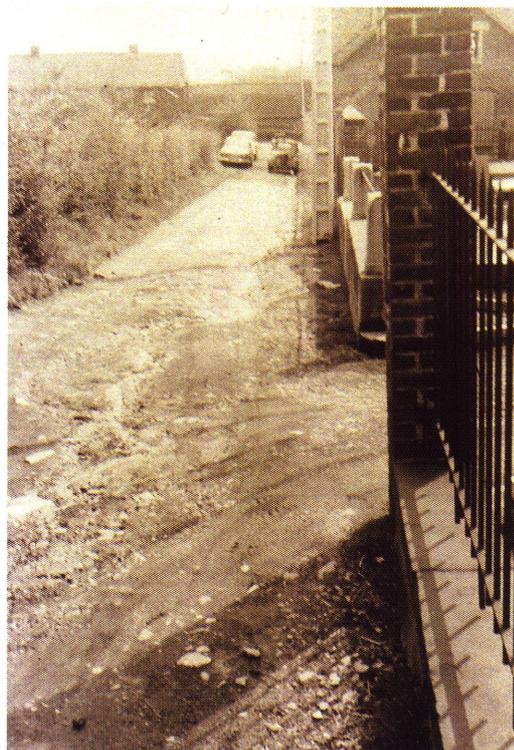
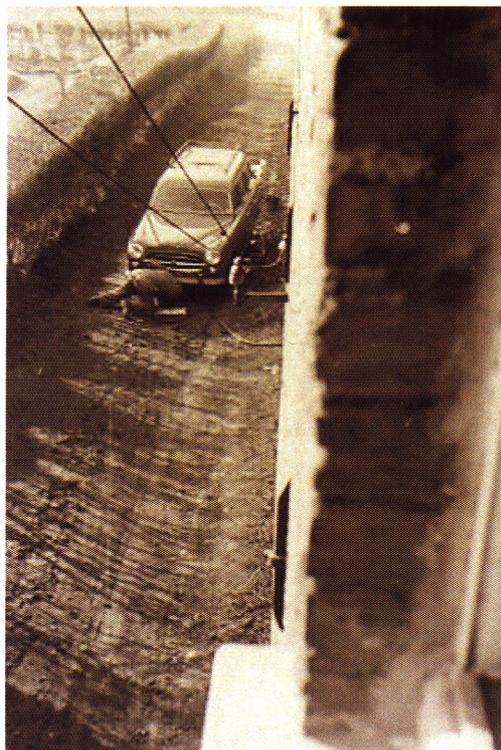


Photo de gauche, M. Regolle peut encore faire tranquillement quelques révisions de sa Peugeot 403 sur la voie publique ; de l'autre côté de la haie, le cimetière.

Photo de droite, prise à hauteur du marbrier Declercq ; trois véhicules sont en stationnement appartenant aux riverains : la Juva 4 du plombier M. Bez, la Dina Panhard au bruit si caractéristique de M. Fréwillier, et stationnée derrière, probablement la voiture de M. Lesurque. Dans le prolongement, la ferme Boute, et au fond à gauche les quatre maisons qui faisaient l'angle avec la rue Parmentier

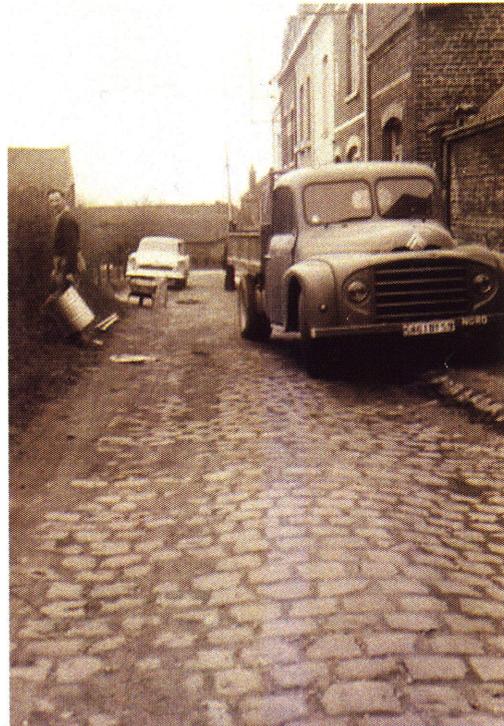
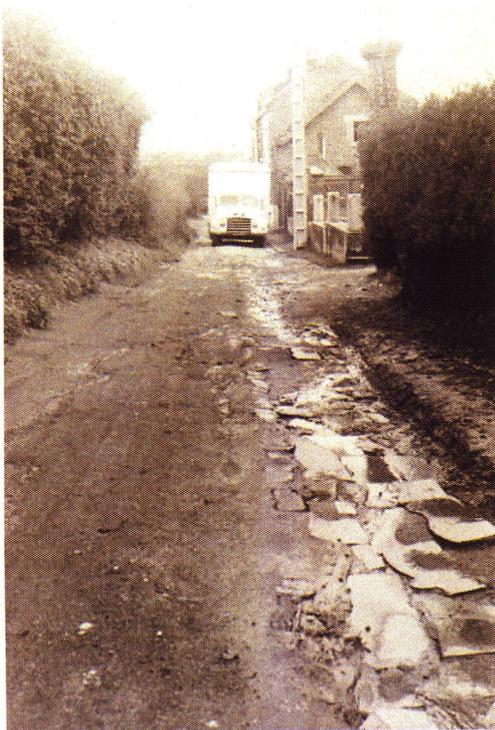


Photo ci-contre, derrière la haie, se trouvait le wagon (non visible) installé par M. Jean Hantson. À droite la rangée de garages de la famille Lesurque. La 2 CV municipale sous la conduite du chef des travaux Louis Sanche, cahote sur les pavés, les poubelles attendent d'être ramassées, il a dû pleuvoir car l'eau coule dans le caniveau. Quelques riverains bavardent sur le pas de la porte à hauteur de chez Manté. Petit instantané d'un moment paisible.

Qui peut soupçonner que dans cette rangée de maisons assez uniformes, à hauteur du chien sur la photo, la porte d'entrée donne sur un couloir qui dessert deux constructions ? Bien entendu, celle qui est front à rue, mais aussi une autre qui est implantée tout au bout du jardin.

Maison bien discrète... ses fenêtres donnent sur l'ensemble des jardins de ces habitations, en toute indiscretion... !

Néanmoins, au moment de la Toussaint, alors que les familles venaient encore saluer leurs défunts, la circulation croisée finit par devenir un véritable problème, et parfois des mots peu élégants pouvaient s'échanger... Heureusement l'entrée du cimetière pouvait encore à ce moment là faire office d'aire de service pour une circulation alternée. Tout au moins jusqu'en 1963, époque où le cimetière fut officiellement fermé définitivement.



Cette rue n'était plus du tout adaptée aux besoins naissants de la circulation, surtout lorsque les véhicules atteignaient une certaine importance.

Cependant, dès 1955, la municipalité avait arrêté un programme d'assainissement de lotissements défectueux intéressant 7 voies privées, à réaliser sur plusieurs années, dont la rue Montesquieu. En 1963 puis 1964, suite à une assemblée de riverains convoquée par le préfet, se crée une association syndicale. Onze riverains étaient concernés, auxquels s'ajoutaient, Melle Tellier, la propriétaire de la maison qui faisait l'angle avec la rue Parmentier, et les propriétaires de la rue du Général de Gaulle qui avaient accès à la rue Montesquieu, les familles Virnot et De Goedt. Cet aménagement ne pouvait se faire qu'avec la disparition définitive du cimetière. Le processus était en cours depuis de nombreuses années.



Cette photo montre la disparition définitive du cimetière. Il n'en reste plus que les herbes folles et les arbres qui ont pris trop d'ampleur. En arrière-plan les maisons de la rue du Général de Gaulle.

ASSOCIATION HISTORIQUE DE MONS-EN-BARCEUL
AVRIL 2008

TEXTES ET ILLUSTRATIONS D'ANNIE DELATTE-REGOLLE